

un geste qui assurerait, d'une façon définitive, la possibilité pour les Canadiens, d'avoir un drapeau bien à eux. Si le comité des résolutions de leur convention adoptait ce principe et réussissait à le faire admettre à l'assemblée générale, ce serait suffisant pour faire constater que l'unanimité est faite, autour de cette question, et l'obtention, à brève échéance, d'un drapeau bien à nous, ne serait plus qu'une affaire de routine. Ce n'est pas que je veuille m'immiscer dans les affaires de la régie interne du parti conservateur, mais il me paraît être de mon devoir de leur faire entendre que leur adhésion franche et loyale à ce principe aiderait sûrement à rendre à notre nation cette marque définitive et absolue de sa souveraineté et de sa fierté.

Le drapeau que nous avons actuellement rappelle ce que nous avons déjà été, mais l'étendard dont nous avons besoin, c'est celui qui dirait à l'univers ce que nous sommes; puis je suis bien certain qu'il n'y aurait pas d'étendard plus respecté et plus sympathique dans le monde, où nous n'avons que des amis. Quand le temps viendra d'en déterminer la forme et l'apparence, souhaitons ardemment que dans les couleurs de notre bannière nationale, ce soit le blanc qui domine, parce qu'il n'y a pas de tache, dans l'histoire du Canada.

Honorables sénateurs, presque tous les jours, nous sommes les témoins inquiets de spectacles navrants et bien tristes, quand nous considérons certaines choses qui se passent dans le monde où nous vivons. La plus grande tristesse de notre siècle, vous en conviendrez, c'est bien l'existence du monde communiste, et la série d'abominations et de crimes perpétrés par ses dirigeants. Il n'y a aucun doute que la mise en œuvre de cette théorie diabolique restera, dans l'histoire, la plus grande humiliation pour l'esprit humain. S'il n'y avait que cela dans le monde, c'est à se demander si, vraiment, la vie vaudrait la peine d'être vécue. Je crois que non, quand je constate que des peuples entiers, qui avaient l'habitude de vivre dans la liberté et dans la dignité, ont eu le malheur de tomber sous le joug de Moscou, et de vivre, depuis, dans les conditions d'existence les plus abjectes, préférer la mort et l'exil à ce genre d'existence qui leur est imposé.

Par contre, nous constatons, avec infiniment de satisfaction et de bonheur, l'existence et le bienfait d'une autre civilisation, celle qui a originé il y a vingt siècles, et à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, je veux dire: la civilisation chrétienne.

Le deuxième motif pour lequel nous avons été convoqués, et sommes actuellement réunis en session du parlement canadien, c'est pour permettre au peuple du Canada, par la voix de ses représentants à la Chambre des com-

munes et au Sénat, de poser un geste qui, réellement, fait honneur à l'humanité. Les anciennes civilisations, si brillantes aient-elles été, en Égypte, en Grèce ou à Rome, ne se sont jamais laissées pénétrer par la pensée de la charité. Aujourd'hui, le monde chrétien ne peut retenir ni son émotion ni sa sympathie tangible devant les malheurs qui s'abattent actuellement sur la Hongrie et le spectacle de ce peuple à l'agonie. Nous allons pouvoir aider cette nation, de concert avec d'autres peuples, parce qu'il y a, aujourd'hui, des gouvernements qui laissent informer leurs pensées et leurs décisions par l'inspiration évangélique.

C'est déjà une habitude, au Canada, que de secourir les malheureux, peu importe l'endroit où ils se trouvent dans le monde. Je sais qu'en certains milieux on a blâmé sévèrement notre gouvernement pour ses générosités à l'égard d'autres nations pauvres et malheureuses, qui vivent dans la misère, aux confins du monde.

Honorables sénateurs, laissez-moi vous dire que la charité des Canadiens ne les a pas appauvris. On n'a qu'à constater ce qu'est devenu le Canada d'aujourd'hui, la troisième puissance commerciale au monde. En relations commerciales avec cent cinquante pays étrangers, notre population, qui est à peine de seize millions, compte plus de cinq millions et demi d'ouvriers occupés à gagner honorablement leur vie dans les industries canadiennes, qui ne cessent de prospérer et de se multiplier. Le revenu national atteindra bientôt le chiffre astronomique de trente milliards de dollars. Nous vivons actuellement une période de prospérité que les pronostics les plus optimistes d'il y a vingt ans n'auraient jamais pu prévoir. Nous avons le bonheur d'être administrés par un groupe d'hommes que dirige un des plus grands hommes d'État de l'époque, déjà universellement reconnu comme tel, et qui s'appelle le Premier Ministre du Canada, le très honorable Louis St-Laurent. Notre pays est devenu un objet d'admiration, de gratitude et de respect dans le monde entier. On dirait que cette prospérité, cette essence matérielle, le confort de la vie au Canada, c'est comme une bénédiction qui nous vient du Ciel, en récompense des œuvres de miséricorde temporelle que le Canada accomplit un peu partout dans le monde. Aujourd'hui, c'est le tour de nos frères, les Hongrois. Qu'ils sachent que c'est avec infiniment de joie que nous nous portons à leurs secours, et que s'il y a quelque chose de plus que nous pouvons faire, nous l'accomplirons avec plaisir. Nous les considérons comme notre prochain, et l'oraison dominicale que récitent les chrétiens du Canada, et que, tous les jours, nous récitons à la Chambre des communes et au Sénat, nous fait vivre dans